

L'odyssée des onze otages

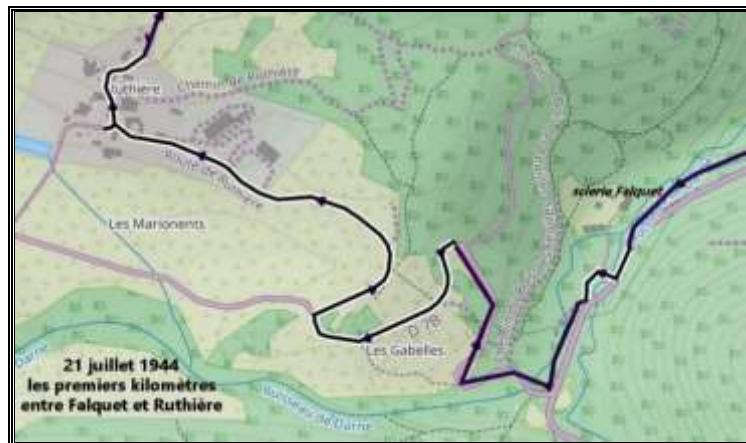
**des hameaux de la scierie Falquet,
de Ruthière, de Trézanne, des Pellas**



***L'histoire de leur périple de Chichilianne à Léoncel
du 21 juillet au 4 août 1944***

Itinéraire de l'odyssée des otages

A partir des récits recueillis, Catherine Salomon a retracé l'itinéraire suivi entre la scierie Falquet (près de la Pierre qui danse, en limite des communes de Clelles et de Chichilianne) jusqu'au hameau de Ruthière. Le chemin passe ensuite dans les bois vers Trézanne, puis le col de Papavet et celui des Pellas pour redescendre vers le hameau des Pellas et la Bâtie de Gresse.



En rouge l'aller, en vert le retour

La suite de l'itinéraire est illustrée par un plan réalisé par Bernard BRUN-COSME pour le livre « Gresse-en-Vercors pendant la guerre 1939-1945 », édité en 2015 par l'Association Gresse-en-Vercors Histoire et Patrimoine.

Carte de situation des évènements de la bataille des Pas



[l'odyssée des onze otages]

page 2

L'ODYSSEÉE DES 11 OTAGES

des hameaux de la scierie Falquet, de Ruthière, de Trézanne, des Pellas

Souvenirs recueillis par Bernard SALOMON

en février 1995,

**auprès de Jean ALLEMAND, de Jeanne COTTE,
d'Albert COCHARD, de Léon GIRAUD, d'Emile
MAURICE, de Robert RIPERT et de Marcel TOURTET.**



Bernard Salomon

Sommaire

Itinéraire de l'odyssée des otages	2
Chapitre 1 - L'attaque du Pas de la Selle	6
Chapitre 2 - La grande boucle	17
ANNEXES	
Photographie de groupe des 11 rescapés	25
Léon GIRAUD, un des derniers survivants	26
A la scierie Falquet	27
Au Pas de l'Aiguille.....	28
Panneau à la chapelle de Trézanne	29
La chanson de Christian DIENOT	30

Iconographie dans les deux chapitres des souvenirs recueillis : outre les cartes postales anciennes, les photographies sont de Bernard Salomon (signalées 1960) et de Catherine Salomon qui a illustré le texte originel de Bernard Salomon par des paysages des lieux traversés récemment.

Préambule de Bernard Salomon – 1985

« L’Histoire ne retient à juste titre que les grands faits. Mais elle est pétrie de vies d’hommes et de femmes qui s’évanouissent dans la nuit du passé.

Un soir de Février 1995, mon voisin et ami Jean ALLEMAND – auquel je racontais notre visite récente au nouvel et impressionnant Mémorial de la Résistance – me faisait part de son étonnement de ce que, face aux nombreuses relations historiques des tragiques événements du Vercors, nulle part il ne soit fait mention de cette aventure vécue par des hommes du pays. Sa mémoire fidèle me racontait alors ce que son frère Antoine avait enduré. Je pouvais ainsi rédiger un premier brouillon de notes transmis aux rescapés de cette épreuve, encore vivants.

Quelques temps plus tard, nous nous réunissions toute une journée dans la demeure amicale de Denise et Marcel ALBERELLI à TREZANNE.

Voici donc recueillis les souvenirs de Jeanne COTTE, veuve de Paul, d’Albert COCHARD, fils de Gustave, de Léon GIRAUD, d’Emile MAURICE, de Robert RIPERT et de Marcel TOURTEL ».

Préambule de Catherine Salomon – 2023

« Cette histoire a été recueillie par notre père Bernard SALOMON, alors habitant du hameau de Ruthière à Chichilianne, et décédé le 10 octobre 2002, à l’âge de 76 ans. Le document photocopié resta longtemps confidentiel, connu de notre famille et de quelques rares initiés du Trièves lecteurs des relais-bibliothèques municipales.

Les recherches et les publications des historiens, le rôle des musées isérois dédiés à la Résistance, ont alimenté la publication de livres nouveaux, accessibles et illustrés, de documentaires cinématographiques, révélateurs de l’intérêt grandissant du public pour les faits des hommes et femmes héroïques ou pas de cette sombre période.

Onze civils hommes valides, réquisitionnés sans ménagement pour porter les munitions, véritables otages ambulants, habitants de Chichilianne, de Trézanne et des Pellas, vont être trimballés par les colonnes allemandes, pour servir l'ennemi contre les résistants français au Pas de la Selle, puis à travers les Hauts Plateaux, jusqu'à la Vacherie après Léoncel, en un long périple pédestre de plus de 140 km.

Cette histoire est sommairement relatée dans le livre « Gresse-en-Vercors pendant la guerre 1939-1945 », édité en 2015 par l'Association Gresse-en-Vercors Histoire et Patrimoine.

A l'occasion de l'inauguration des nouveaux vitraux de la chapelle de Trézanne, en juin 2019, la commune de Saint-Martin-de-Clelles a fait poser un panneau sur l'histoire du village qui rappelle cette odyssée des 11 otages, et un musicien de Saint-Martin-de-Clelles lui a dédié une très belle chanson [*voir le texte en annexe*]

Les survivants presque tous disparus (Léon Giraud est décédé récemment et Emile Maurice réside à l'EHPAD de Monestier-de-Clermont), il était temps de reprendre ce texte dans son intégralité en vue d'une publication locale.

Le quotidien des civils de nos montagnes qui vécurent ces années de guerre commence seulement à s'écrire, et cette histoire en est une des illustrations.

Mon père ne disait pas autre chose dans son préambule en 1995. »

« *La mise en place du plan d'investissement de la citadelle VERCORS, mis au point par le Général Karl PFLAUM, est achevée le 20 Juillet 1944. Le jour J est fixé au lendemain 21 Juillet. Les instructions de l'ordre d'attaque prévoient entre autres, en ce qui concerne la population civile : "d'arrêter les hommes de 17 à 30 ans qui n'ont jamais appartenu à la Résistance".*

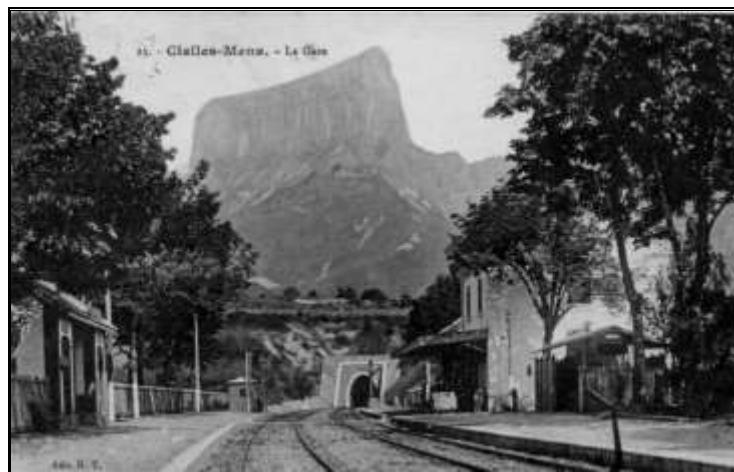
Les Pas qui jalonnent l'arête Est du Vercors seront attaqués par deux bataillons de chasseurs alpins autrichiens - les Gebirgsjaeger - entraînés à ce genre d'assaut et appuyés par deux batteries d'artillerie de montagne, canons de 80 et mortiers. ».

D'après Paul DREYFUS "Histoire de la Résistance en Vercors", pages 164 et 178.

Chapitre 1 - L'attaque du Pas de la Selle.

Jeudi 20 Juillet 1944.

A Chichilianne on apprend que les troupes allemandes ont débarqué en gare de Clelles. L'inquiétude suinte dans les maisons.



Gare de Clelles-Mens

Vendredi 21 Juillet, 4 heures, l'aube tragique.

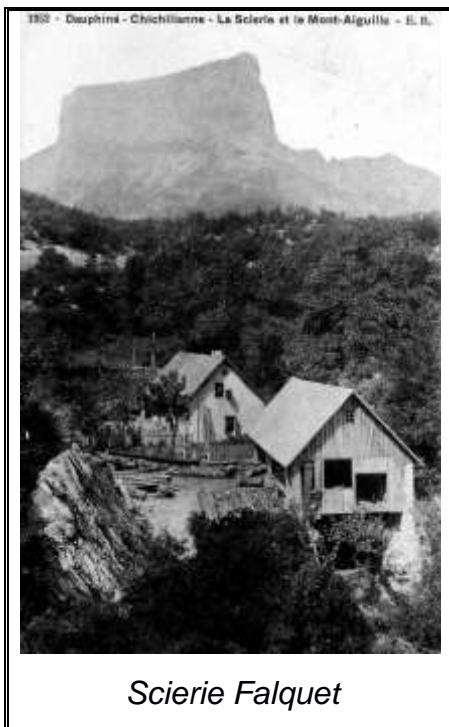
Arrivant par la route du Bois de Trièves, les soldats investissent la scierie FALQUET et saisissent deux hommes : Georges STAINKISTE, 33 ans, originaire d'Hazebrouck (Nord) ouvrier scieur, camouflé dans cette entreprise. Et au-dessus de l'atelier, dans une soupente encombrée de harnais et d'outils, dort un



La route du Bois du Trièves
carte postale



La pierre qui danse et la scierie Falquet
carte postale



Scierie Falquet

authentique résistant actif venu de Vizille se mettre à l'abri – la bête noire des allemands tant les coups de main y sont meurtriers –. Robert RIPERT, 24 ans, voit donc surgir des S.S. armés, vociférant, qui le prennent pour un « terroriste » et le battent à coups de liteaux sur le dos. Le malheureux, travaillant aux V.F.D.¹, a sur lui heureusement sa carte d'identité attestant de son emploi, tamponnée par la Kommandantur de Grenoble. Il est là en congé. Ce document lui sauve la vie et il n'a que le temps d'enfiler ses chaussures de ville.

Lui et STAINKISTE voient des hommes partout. Impossible de se sauver. Une colonne les emmène à vive allure en empruntant l'ancien chemin de Trézanne juste au-dessus de la scierie. Dans ce groupe à la queue-leu-leu, des porteurs polonais, italiens, acheminent des munitions, mènent des mulets chargés d'armes lourdes, tout en se faisant houspiller car ce sont des prisonniers d'armées dissoutes pour lesquels les allemands n'ont aucune estime. Alors que les deux français, au moins jusqu'à Trézanne, sont dispensés de portage.

Au même moment, alors que la nuit blanchit à peine, Aimé GIRARD, 39 ans, sort de sa ferme en bas de Ruthière pour s'en aller faucher son pré des Aiguilles au-dessus des Pissarettes.



Au premier plan, la métairie du château,, au second, le château de Ruthière

(1) 1 Voies Ferrées Du Dauphiné.

[l'odyssée des onze otages]

La faux sur l'épaule, telle une ombre furtive armée, remontant le chemin du hameau, il entend du côté du serre du Moulin hennir une mule, « celle de CORREARD, bien sûr, qui s'est encore échappée ! »

Aimé ne se doute pas que la faux de la mort va le manquer de peu au serre du Chazeau où arrive par les Clots l'une des trois sections de pointe qui bouclent Ruthière, tandis que les deux autres suivent, l'une le chemin du village, l'autre passant par le Queyron sous le château. Les mules lourdement chargées d'éléments d'artillerie suivent à quelques minutes. Aimé n'apprendra, qu'à son retour pour déjeuner à midi, la terrible nouvelle.

Les soldats fouillent toutes les maisons, les dépendances, et font sortir sans ménagement les hommes valides qui vont servir d'otages.



Château de Ruthière
(Photo Bernard Salomon – 1960)

A la métairie du château de Ruthière, Gustave COCHARD, 44 ans, le père d'Albert alors âgé de 14 ans, qui commençait à traire, est emmené illico avec son domestique Georges VOGT, 20 ans, alsacien caché dans la ferme. Maurice CORREARD, 39 ans, qui souffre d'une hernie est alité.

On le laisse tranquille mais on embarque son employé Clovis NOËL, 24 ans, et chez ses parents Antoine ALLEMAND, 18 ans.

Fouille également chez Prosper BOUVIER, vieux célibataire qu'on laisse en paix.



Ferme de la famille Allemand – Ruthière

La compagnie sortant de Ruthière avec ses six prisonniers rejoint, par le chemin de Trézanne longeant le pré Darbon – et tandis qu’Aimé GIRARD s’est fondu dans les haies – celle montant de la scierie FALQUET. Le jour s’est levé. Les voltigeurs de pointe braquent une mitrailleuse de couverture du haut du pré qui domine à gauche l’entrée du hameau.



Le hameau de Trézanne

Tout va très vite. Une section entoure Marcel TOURTET, 18 ans. Un officier le questionne en un français écorché :

- « Avez-vous vu des terroristes ? »
- « Non, je n’ai pas vu de touristes ! »
- « J’ai dit terroristes ! »

Le même officier aperçoit un homme qui descend vers les maisons, la faux sur l’épaule. C’est le père de TOURTET, surveillé par un fusil mitrailleur prestement mis en batterie dans le lit du ruisseau.

Léon GIRAUD, 20 ans, s’était mis en short et en chemisette pour faucher. Cerné, il pose son outil et se voit intimer l’ordre de se charger de deux sacs, l’un de munitions, l’autre de ravitaillement. Il dit « non » et prend une gifle ! Il obtempère sans demander son reste et emboîte le pas de ses sept compagnons répartis dans les deux compagnies qui, au pas de course, grimpent au col de Papavet, où deux canons de 80 sont pointés sur le Pas de la Selle, tandis qu’une section emprunte la crête stratégique de Gaudissard.



Le col des Pellas

Ainsi, les bois du col des Pellas sont bouclés et quatre bûcherons, montés la veille s'y mettre à l'abri, sont cernés. Émile COTTE, 43 ans, se camoufle au sommet d'un sapin, Emile BAUER, 22 ans, s'enfouit sous des branches basses, mais Paul COTTE, 43 ans et Émile MAURICE, 18 ans, sont piégés.

Ce dernier a vraiment très peur : ses deux frères ne sont pas loin dans le maquis, Victor au Pas de la ville, Auguste au Pas de Berriève.



Au bas du col des Pellas

Émile était à la maison quand, peu après le départ de ses frères, un agent de la Gestapo, bien informé, est venu avertir leur mère que des représailles « terribles » seraient exercées si les deux garçons ne rentraient pas. Ils ne sont pas rentrés, le débarquement des Alliés dans le Midi les a fait oublier, mais eux dans la Première Armée, ont poursuivi le combat jusqu'en Autriche !

Pour l'instant tout va très vite. De la bergerie des Grands Clots, en contrebas du col, Robert TATIN, 38 ans, sort ses brebis et sans coup férir complète le tableau de chasse.

Les onze hommes sont regroupés dans le ravin du Fréchinet, environ 300 mètres en amont du nouveau pont actuel des Pellas.

Vendredi 21 Juillet, l'attaque du Pas de la Selle.

9 heures - Temps lourd, déjà orageux. Rien à manger. On écoute. VOGT traduit. Attente. Anxiété.

Le matin même à l'aube, les Gebirsjaeger montés de Saint-Michel-les-Portes ont investi la Bâtie. Trente civils du village ont été rassemblés dans un pré pendant que les maisons sont fouillées. Le commandant allemand installe son P.C. chez Paul COTTE. Jeanne, son épouse, ignore les tribulations de son mari, et qu'il est à deux pas de chez eux, au fond du Fréchinet.



Maison et scierie COTTE vue des Pellas (photo GVHP)

Émile GIRAUD, 16 ans, se voit intimer l'ordre de conduire un mulet chargé vers les Bachassons. Henri MAURICE, 56 ans, s'interpose pour le remplacer, les allemands refusent : trop âgé.

Peu après 10 heures, des coups de feu claquent du côté du Pas. Les maquisards stoppent l'attaque. L'ennemi n'insiste pas. On pense que cette action lui a coûté un tué car quelques temps plus tard sera récupéré un fusil abandonné (alors qu'un blessé garde son arme). A son retour, Émile GIRAUD sera quatre jours durant enfermé dans une porcherie avant d'être relâché chez ses parents.

15 heures - Du côté du Fréchinet, toujours à jeun, branle-bas de combat. Des charges de munitions et de ravitaillement sont réparties sur les épaules des

otages, un tube de mortier sur celles d'Émile MAURICE. Robert RIPERT échappe au portage et se retrouve avec les officiers respectueux du fameux cachet de la Kommandantur.

C'est donc le Pas de la Selle qu'on attaque et le calvaire des français va pour de bon commencer. Avant de les disséminer dans les sections d'assaut, on leur laisse leurs cartes d'identité mais tous sont bien prévenus : « si l'un d'entre vous s'enfuit, les autres seront fusillés ». Georges VOGT traduit et n'en mène pas large car alsacien, il devrait être déjà incorporé dans l'armée allemande.



Le pas de la Selle



Dans les éboulis du pas de la Selle

Deux colonnes d'assaut progressent, l'une par le sentier normal jusqu'à la cascade, puis rive gauche le plus haut possible sous les rochers de Peyre-Rouge et de Montaveilla, l'autre rive droite suit en forêt les sentiers sous le Mont Aiguille, puis la montagne de l'Aupet. C'est une offensive en tenaille.

18heures 30, l'attaque

Première rafale de fusil mitrailleur servi par le défenseur résistant, Mirko CECCATO (MIRK pour les copains). Deux mortiers déclenchent leurs salves meurtrières, ajustées par des tirs de fusées vertes.

Huit résistants défendent le Pas, dont le gendarme mitrailleur LAPRE, qui ignorent bien sûr que des compatriotes sont là-dessous aux premières loges, à plat ventre dans les clapiers. Les balles traçantes des voltigeurs allemands localisent les maquisards.



Les rochers protégeant la mitrailleuse des résistants

Un servant allemand de mitrailleuse refuse d'aller plus haut : un officier sort son revolver et le menace d'exécution. Gustave COCHARD voit un soldat dégringoler dans la pente et son corps est arrêté par un arbre : « Un de moins » pense-t-il, tout en rampant d'une pierre à l'autre sous le fracas des explosions, le miaulement des balles, le siflement des éclats.

Un tir de mortier trop court blesse un assaillant de tête. MIRK a les mains brûlées au contact du canon de son arme. La mitraille infernale rend sa position intenable. Il est blessé par un éclat qui lui rentre dans la cuisse sans toucher l'artère.

Le brouillard, chargé de mélinite et d'électricité statique, noie Le Pas de la Selle. Les maquisards décrochent. MIRK est le dernier à se replier. L'ennemi prend pied sur le Plateau.



Montaveilla vers le pas de la selle

Le combat s'arrête. Il est 20 heures.

L'orage éclate, d'une violence inouïe. La ferraille éparpillée canalise la foudre. Par quatre fois, Robert RIPERT fait son signe de croix. Le déluge détremppe les hommes. Léon GIRAUD, toujours en short et en chemisette, va passer la nuit là-haut et refuse de porter une veste de peur de se faire prendre pour un allemand : au matin, il est « noir de froid ».

Ont aussi bivouaqués dans le brouillard glacial des 1800 mètres d'altitude Georges STAINKISTE, Clovis NOEL et Robert TATIN, tous trois porteurs dans la compagnie de 150 à 200 hommes qui le lendemain à la mi-journée atteindra le haut de la Falaise du Pas de l'Aiguille.

Les sept autres otages, trempés jusqu'aux os, vont avec les autres porteurs étrangers, redescendre les blessés, rassemblés avec les morts, dont on ne connaît pas le nombre exact mais il y a au moins deux soldats, auprès de ce gros bloc de pierre en bas du pierrier. Il faut d'abord aller couper plus bas, à la limite des prés, des lattes de fayard en utilisant les baïonnettes prêtées par les soldats. Sur ces lattes sont enroulées des toiles de tente. Il faut quatre hommes par brancard de fortune, et ne pas renverser le blessé sous l'œil vigilant et intraitable des militaires.

La nuit est d'encre, la pluie dégouline, les pierres tordent les chevilles, le sentier est gluant de boue liquide, l'estomac est toujours vide.

Arcboutés à leur instinct de survie, nos hommes très péniblement à trois heures du matin atteignent le lieu dit les Granges au carrefour des Bachassons.

Paul COTTE fait partie du groupe d'officiers qui se rend directement à la Bâtie, tandis qu'Antoine ALLEMAND, Gustave COCHARD, Émile MAURICE, Robert RIPERT, Marcel TOURTEL et Georges VOGT descendent aux Pellas et à la route avec leurs blessés. A l'arrivée, on les compte : il manque Paul COTTE car la séparation aux Granges s'est faite dans la nuit. « On vous avait

prévenus, on va vous fusiller ». Un médecin commandant demande de patienter. Ça s'arrange.

Les allemands distribuent quelques vêtements chauds et secs pris dans la maison de COTTE puis ferment les prisonniers dans l'écurie. S'y trouve une chèvre qu'on s'empresse de traire dans une vieille casserole ; même ceux qui n'aimaient pas le lait tiède en ont profité car ils n'avaient, ni les uns, ni les autres, rien mangé depuis leur capture, soit depuis 24 heures ! On leur apporte quand même un peu de paille, des blettes (c'est Jeanne COTTE qui les a fait cuire), 2 ou 3 tomes et ... une bouteille de vin. L'aube se lève.

Samedi 22 juillet

Journée de répit mais aussi d'inquiétude. Deux soldats tués sont descendus dans l'après-midi. Le soir, Léon GIRAUD, malade, rejoint les prisonniers. Les allemands sont nerveux car les pertes de la veille sont plus importantes que prévues.

Dimanche 23 juillet

A Ruthière, Albert COCHARD, jeune homme de 14 ans, voit dans le ciel du matin passer des planeurs tractés par des avions. Il entend siffler des obus tirés depuis Papavet et qui explosent lui semble-t-il au Pas de l'Aiguille. Il ne comprend pas ce qui se passe, se demande ce que son père Gustave est devenu, mais « ce sont des choses que l'on n'oublie pas ».

A la Bâtie, les prisonniers sont chargés de confectionner des cercueils. La scierie d'Émile COTTE est actionnée par un moteur *Bernard*, en panne de liquide de refroidissement. Le sous-officier de garde ordonne à Marcel TOURTET et Émile MAURICE de se procurer un arrosoir et de l'eau du robinet de la cuisine dans la maison TATIN. Surprise effrayée de l'officier allemand en train de préparer son repas et qui brandit son revolver se croyant attaqué par deux terroristes. Explications confuses. Tout rentre dans l'ordre.

Mais qui des trois a eu le plus peur ? Après débit de planches, on se rend aux Pellas où le frère de Robert TATIN a aménagé une menuiserie.

Pendant ce temps, la soldatesque, après avoir déjà liquidé les poules et les lapins du village, trouve un veau dont généreusement la tête revient aux deux anciens Gustave COCHARD et Paul COTTE qui la font cuire dans une bassine. Puis, les otages sont obligés de charger sur un camion tout ce qui a été volé, pillé, dans la maison des COTTE auxquels on promet de mettre le feu au départ des troupes. Voilà pour l'ambiance de la soirée.

Lundi 24 juillet, menace d'exécution

A l'aube, remue-ménage. Les huit otages sont extraits de leur écurie-prison et alignés le long du mur. En face d'eux, un peloton d'exécution en armes. Arrive un officier – Georges VOGT traduit – qui demande des explications au S.S. responsable de la sécurité. S'en suit une violente altercation, l'officier révolté par le procédé « n'admettant pas que l'on supprime des gens qui ne sont pas des terroristes et qui nous ont aidés à descendre nos blessés. »

Le stress est à son comble. Contre-ordre.

Les jambes flageolantes, les hommes valides en état de porter, Antoine ALLEMAND, Émile MAURICE, Robert RIPERT (toujours en souliers bas), Marcel TOURTET, Georges VOGT, remontent au Pas de la Selle au milieu d'une compagnie de soldats.

Paul COTTE est libéré en raison de son âge et sa maison est sauve. De même, Gustave COCHARD et Léon GIRAUD malade obtiennent un « ausweiss » (laissez-passer) et battent un record de vitesse pour rentrer chez eux, apportant des nouvelles fraîches aux familles des autres otages, dont on comprend l'angoisse. Trois jours plus tard, une patrouille allemande veut reprendre Léon GIRAUD. Après contrôle, on le laissera enfin en paix mais insomniaque pour un temps !

Chapitre 2 - La grande boucle

Les nouvelles instructions du Général Karl PFLAUM sont formelles :

« *Il s'agit maintenant de ratisser le Vercors avec méthode, de trouver les bandes de terroristes dispersés dans leurs refuges et de les exterminer complètement, ainsi que de découvrir les munitions accumulées, les provisions de l'ennemi et de détruire leurs repères et leurs dépôts, afin de rendre impossible, à l'avenir, une réinstallation de l'ennemi dans le Vercors. Passage au peigne fin. Les soldats de la 157^{ème} division de réserve battent maintenant la forêt, suivent les haies et les sentiers, ne laissant rien au hasard.* »

d'après Paul DREYFUS. « *Histoire de la Résistance en Vercors* » Pages 240 / 251

Donc, le soir du lundi 24 Juillet, nos cinq otages (Antoine ALLEMAND, Émile MAURICE, Robert RIPERT, Marcel TOURTEL, Georges VOGT) bivouaquent au **Pas de la Selle** en compagnie de Gebirgsjaeger (*chasseurs de montagne*) et de Troupes du génie.



Refuge du pas de l'Aiguille

(Photo Bernard Salomon – 1960)

Ils ignorent ce qui s'est passé au Pas de l'Aiguille dans la journée d'hier à laquelle ont assisté Georges STAINKISTE, Clovis NOEL, Robert TATIN qui malheureusement ne sont plus là pour évoquer ce qu'ils ont pu voir ou entendre.

Ce lundi 24 Juillet, ces trois hommes continuent leur portage vers le col de Rousset, tandis que le Maire de Chichilianne, Henri BROCHIER, est prévenu par une patrouille militaire d'aller enterrer les « terroristes » tombés là-haut.

Mardi 25 Juillet 1944 : bivouac à la cabane de Gerland

Vassieux est calciné. Les troupes ratissent le plateau à la poursuite des maquisards abandonnés. Nos cinq otages suivent le train, direction de la Grande Cabane, en contournant le Roc Mazillier d'où l'on domine toute cette

zone. Il y a là, sous le sommet au nord-ouest, une minuscule source issue d'un pierrier ; « on y boit un petit coup ».

Derrière la bergerie, les soldats découvrent un fuyard blessé. Il est amené à la cabane de Gerland et fusillé.



Le pas des Chatons



Du pas des Chatons vers la Grande Cabane

Mercredi 26 Juillet 1944, de Gerland au village du Rousset.

Émile MAURICE a la dysenterie. Qu'importe, on marche vers Combe-Mâle, pantalon à l'air en cas d'urgence, sous l'oeil goguenard de son garde qui le presse. Le col de Rousset se défend encore. Un avion à croix noire lâche une bombe. Les voltigeurs « nettoient » le chemin qui conduit au village de Rousset atteint en soirée. Nos hommes sont enfermés dans une grange qui va leur servir de cantonnement pour les deux jours suivants. Ils en sortent pour creuser des tranchées. Les allemands sont prudents, le secteur n'est pas sûr.

Jeudi 27 et vendredi 28 juillet : repos au village du Rousset.

Un vrai repas aujourd'hui : des pommes de terre, une poule, un morceau de vache et une bassine pour cuire le tout. En soirée, après le sinistre carnage de la grotte de la Luire, un maquisard est pendu au-dessus d'une fosse. Nos prisonniers vont le détacher et l'enterrer. De retour au Rousset, Marcel TOURTEL rencontre un camionneur dénommé PASCAL, requis pour se rendre à Clelles et qui donnera donc des nouvelles au pays.

Autre surprise heureuse : Georges STAINKISTE, Clovis NOEL et Robert TATIN rejoignent leurs compagnons après l'affaire du Pas de l'Aiguille.

Des militaires du Génie procurent à nos prisonniers de quoi se raser, et ... une demie boule de pain. Trois miliciens français et un allemand sanglé de noir, S.S. de la Gestapo ou de la Sécurité, viennent les surveiller. Par réaction ou défit, ce blagueur de Marcel TOURTET lâche à leur encontre de bonnes plaisanteries, comportement que n'apprécient pas forcément ses camarades qui se méfient de l'incompréhension de gens soupçonneux.

Samedi 29 Juillet : du Rousset à la prairie du Mandement.

On repart pour le Col de Saint Alexis qui s'ouvre à l'ouest sur la plaine de Vassieux.

Un dénivelé de 300 mètres par un sentier abrupt sur un kilomètre. Une mule bascule et débatte. Récupérer ses bagages que se partagent nos hommes, comme si le poids des musettes de munitions ne leur suffisait pas. « Schnell, schnell, vite, vite ». « Ta g..... » pense l'un ou l'autre !

Vassieux est contourné par le sud, aussi nos prisonniers ne peuvent imaginer l'ampleur du martyre, mais les ruines fumantes des fermes rencontrées sont éloquentes. Rude montée encore au col de Lachaux où 50 ans plus tard sera inauguré le Mémorial de la Résistance. En bordure de la clairière, l'ennemi a découvert un dépôt clandestin de munitions et d'intendance : « Vous pouvez prendre des vêtements et des chaussures. Après, tout saute ».

C'est la forêt de Lente maintenant, forêt profonde et mystérieuse que redoutent les soldats, d'autant plus qu'à l'époque les routes et pistes y sont peu nombreuses et étroites.

Le bivouac de ce soir est établi dans la prairie du Mandement.

Le ravitaillement est chiche car les quelques fermes épargnées n'ont pratiquement plus rien.

Or l'étape a été de plus de 20 kilomètres.



Mandement et Malaterre

Dimanche 30 Juillet : de la forêt de Lente à la forêt de Léoncel



Chemin du col de la Rama

Le génie incendie un stock de camions du maquis. Un volcan de flammes et de fumée s'élève de ce fond de vallée. Nos français sont impressionnés d'autant plus qu'ils connaissent la valeur technique de ces matériels. Suit une longue remontée en forêt de Léoncel qui marque l'étape du soir, toujours les ventres creux, aussi bien des otages que des soldats d'ailleurs qui apparemment sont habitués à cette frugalité.

Lundi 31 Juillet 1944 : Léoncel et la Vacherie.

On débouche sur le site monastique de Léoncel et en fin de journée à la **Vacherie**. Mise à feu des baraquements édifiés par les Chantiers de Jeunesse, pépinière de l'organisation interne de la Résistance.

Par le col de la Rama, qui délimite au nord le Serre de Montué, la troupe atteint le village de Bouvante le Haut.

Mardi 1^{er} Août 1944 : repos à la Vacherie

Repos à la Vacherie après plus de 80 kms d'est en ouest depuis la Bâtie. Que va-t-il se passer maintenant ? Les allemands très nombreux sortent du Plateau et de la forêt. Plusieurs groupes s'en vont vers des destinations différentes. Émile MAURICE est désigné pour se joindre à des officiers qui retournent à Grenoble en camion

Mais Georges VOGT a des pieds tellement abîmés que son compagnon Émile lui cède sa place. Depuis Grenoble sur la route de Clelles, le convoi sera la cible du maquis. Georges, alsacien, démunie de ses faux papiers, est considéré comme déserteur de l'armée allemande. Deux soldats le raccompagnent à la ferme de Ruthière pour contrôle d'identité. La famille COCHARD veille au grain et offre un bon repas copieusement arrosé avec « vin et goutte ». Tant et si bien que les militaires s'en retournent oubliant leur mission, après tout le ventre plein et bien contents, et ceux de la ferme aussi !

Mercredi 2 Août : le retour, de la Vacherie au col de Saint Alexis

« Ça y est, c'est décidé, on rentre, mais à pied et on part tout de suite ». Peu importe que ce soit à pied pour autant que l'on rentre à la maison !

La colonne de réservistes, les Gebirgsjaeger est allée vers d'autres fronts . Le petit groupe, mais c'est plutôt une compagnie de 150 hommes, est commandé par un officier grincheux, du genre aboyeur, que nos amis ne tardent pas à baptiser « le Père LARONFLE ».

Il encadre les prisonniers : Antoine ALLEMAND, Emile MAURICE, Clovis NOEL, Robert RIPERT, Georges STAINKISTE, Robert TATIN, Marcel TOURTEL.

Comme le sud du Vercors est en principe contrôlé par l'ennemi, c'est par cette route, la plus courte mais pas la moins accidentée, qu'on va s'en retourner à Chichilianne.

Qu'on en juge de la première étape : La Vacherie (altitude 933 mètres), col de Combleroufle (1196m, Km 5), vallon d'Omblèze (700m, Km 8), pas du Gouillat (1328m, Km 11), ferme d'Ambel brûlée et le Pas de l'Infernet (1600m, Km 19), Fond d'Urle et col de la Chau (1337m, Km 25), Vassieux (1056m, Km 27) ... traversée dans l'après-midi.



La ferme d'Ambel (au centre de la prairie)

Rappelez-vous, les planeurs ont atterri le matin du 21 juillet et le massacre a commencé, tandis que ce même matin nos hommes à nous étaient enlevés chez Falquet, à Ruthière, à Trézanne, aux Pellas.

A Vassieux, les troupes de choc S.S. aéroportées ont fait le 25 juillet leur jonction avec les Gebirgsjaeger venus du Trièves. Les atrocités prennent une ampleur inouïe avec les compagnies de charognards mongols et tartares.

Cet après-midi du 2 août, les cadavres sont encore éparpillés dans et autour des maisons en ruine, et une odeur atroce, insupportable, stagne sur les bâtiments éventrés. Nos français veulent boire à la fontaine ; deux sentinelles les en empêchent en raison des risques de pollution. Les allemands expliquent à Marcel TOURTET que ce sont les anglais qui ont bombardé le village...

Le père LARONFLE rameute son monde. Un peu avant le col de St Alexis, la colonne bivouaque. Nos hommes sont « complètement lessivés », tant par la

fatigue de la marche (Kms 32) et la chaleur, que par ce qu'ils ont vu, et la faim en plus.

Jeudi 3 Août : du col de Saint-Alexis à la bergerie de Jasneuf

Direction du Pas de l'Aiguille par Combe-Mâle, Pré-Perret et la fontaine des Endettés, bivouac après le Jasneuf lui aussi brûlé (Km 18).



Pré Peyret

Vendredi 4 Août : jour de la délivrance, de Jasneuf à Chichilianne.

A midi, la colonne de fantassins n'en finit pas de traverser Richardière. Le père LARONFLE regroupe les otages et leur dit : « vous êtes libres » « sauf vous Robert RIPERT », qui sera raccompagné par les soldats jusqu'à la scierie FALQUET.

A Richardière, la joie est double : tandis que les bottes martèlent, défilent et s'éloignent, Madame Madeleine CHEVILLARD, née DESPLANQUES, met au monde un fils, Henry.

Après 56 Kms retour, s'ajoutant aux 82 de l'aller, la Grande Boucle est fermée. Qu'importe l'énorme fatigue, la dysenterie chronique due surtout à la peur de mourir, les traumatismes psychiques qui perturberont longtemps les nuits, puisque les onze hommes sont miraculeusement rentrés sains et saufs

Cette « odyssée » valait la peine d'être évoquée quand il en est encore temps, en espérant que nos jeunes générations soient à l'abri de ce genre d'aventure.

Ruthière, le vendredi 7 Juillet 1995

Bernard SALOMON



Jean ALLEMAND, habitant de Ruthière et ami de Bernard Salomon, a été en 1995 à l'initiative, ou du moins le déclencheur, de ce travail de recueil de mémoires auprès des survivants ou de leurs descendants pour lesquels ces évènements tragiques ont été très marquants.

Tous les otages reviennent sains et saufs de cette odyssée, vivants, du moins, mais on peut supposer que cette aventure contrainte a laissé des traces dououreuses chez ces onze hommes et leurs familles.

Ceux qui sont restés dans les hameaux et les fermes, dans l'attente de nouvelles toujours redoutées, ont certainement vécu aussi des moments difficiles.

Cet épisode est resté assez confidentiel pendant longtemps, d'autant que des évènements tragiques ont endeuillé le territoire à cette même période, de la bataille des Pas aux massacres du Vercors.

Ces moments tragiques ont été largement décrits par d'autres et le lecteur est invité à consulter les ouvrages publiés sur le sujet ... et aussi à visiter le Mémorial du Vercors à Vassieux en Vercors [<https://parc-du-vercors.fr/resistance/home>].

Seul survivant à ce jour, Emile Maurice réside à l'EHPAD de Monestier-de-Clermont et garde la mémoire vive de ces évènements vieux de 80 ans.

Rencontré le 26 février 2024 en présence de Lionel Riondet, pour lui remettre un exemplaire de ce livret, il a refait tout le récit des ces jours tragiques, avec force détails et d'autres anecdotes sur les suites qu'ont connues certains de ses camarades.

ANNEXES

Photographie de groupe des 11 rescapés

Photographie prise en juillet 1955, lors du banquet annuel des 11 otages, à la métairie de la ferme de Ruthière.



De gauche à droite ...

Debout :

Léon Giraud / Antoine Allemand / Gustave Cochard / Marcel Tourtet / Robert Tatin / Georges Stainkiste / Robert Ripert

Accroupis :

Émile Maurice / Paul Cotte / Georges Vogt / Clovis Noël

NB : la photographie originelle ne présentait pas Robert Ripert (en haut à droite sur la photo ci-dessus) absent ce jour-là, mais il était représenté avec un portrait photographique accroché sur le portail à gauche.

Bernard-Brun-Cosme l'a intégré pour cette photo de groupe.



Léon GIRAUD, un des derniers survivants

Extrait du Journal d'information de Saint-Martin-de-Celles,
« LE P'TIT TAMBOUR », n° 24 de l'automne 2017

Tribulations de Léon Giraud



Doyen de St Martin-de-Celles, Léon Giraud a vécu les évènements tragiques du Vercors en juillet et août 1944.

On a beaucoup entendu parler de l'épopée de la résistance et des maquisards dans le Vercors en juillet 1944.

Récemment, nous avons pu voir un film fort intéressant, « **Il est resté jusqu'à la nuit en attendant que le jour arrive...** »* sur ce qui s'est passé dans le Trièves à cette époque, avec des témoignages d'anciens résistants.

Cependant il ne faut pas oublier que, dans nos régions comme partout en France, on vivait sous la contrainte de l'occupant. Les résistants étaient une minorité héroïque. A la campagne, les paysans d'alors et en particulier les jeunes qui n'avaient pas été raflés pour le STO (Service du Travail Obligatoire en Allemagne) étaient bien obligés de rester dans leurs exploitations, parfois clandestinement. Ils y étaient, non pour se planquer, mais pour nourrir leurs familles et, également le reste de la population souffrant cruellement des restrictions imposées par l'occupant.

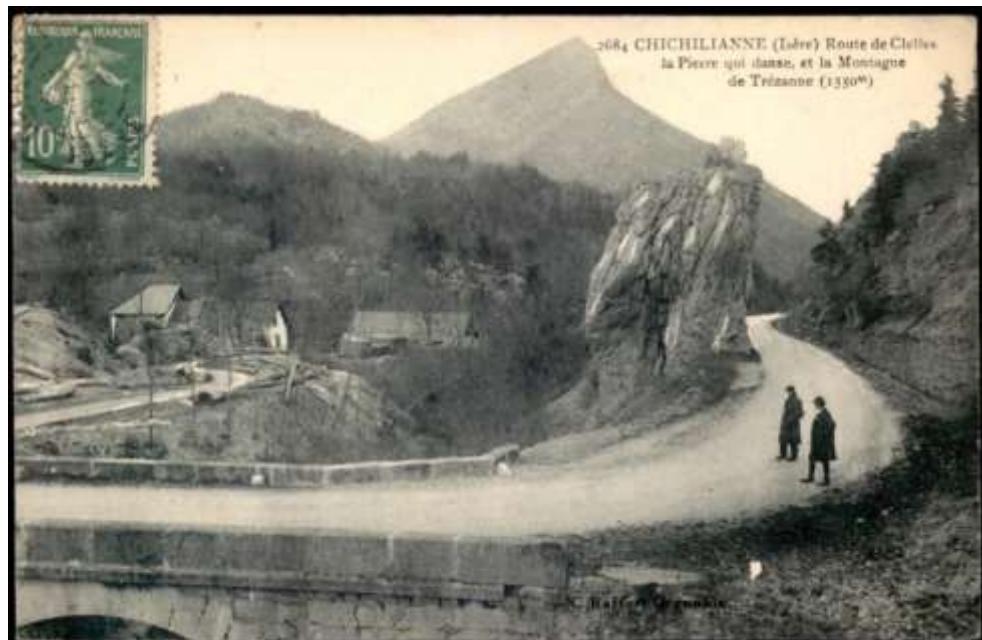
Léon Giraud était de ceux-là. Il avait 20 ans en juillet 1944 et vivait à Trézanne avec ses parents. En dehors de l'aide qu'il apportait à son père pour les travaux agricoles, il était employé à la scierie Falquet au lieu dit la « Pierre qui danse ». Pourtant inscrit à Grenoble pour le STO, il ne s'y était pas présenté à Grenoble et on l'avait oublié...



*Hommage à Léon GIRAUD,
à l'occasion de l'inauguration
des vitraux de la chapelle
de Trézanne le 15 juin 2019*

Léon GIRAUD est décédé
deux semaines
après cette cérémonie

A la scierie Falquet



Premier lieu décrit dans le récit de cette odyssée, la scierie Falquet, à la limite de Clelles et de Chichilianne, que l'on voit à gauche sur la carte postale.

L'atelier – photo de 1938



Paulette Falquet nous a confié les deux photos de mariage des deux hommes cachés à la scierie pendant cet épisode de juillet 1944.



Georges Stainkiste

(ici en avril 1953)



Robert RIPPERT

(ici en juillet 1953)

Au Pas de l'Aiguille

La bataille des Pas (du 21 au 23 juillet 1944) a largement été relatée par des témoins et étudiée par les historiens.

Cette évocation dans ce document est liée au fait que sur le chemin du retour, quelques otages sont redescendus du plateau par le Pas de l'Aiguille et ont sans doute vu les premières sépultures en pleine terre des victimes des combats du 22 et 23 juillet 1944.



Ancienne photographie de 1944 prise au moment de l'inhumation des morts du Pas de l'Aiguille. Le personnage en noir au centre est André CONVERSO (de Chichilianne) qui a participé à cet enterrement. Une seconde photo de moins bonne qualité, prise sous un autre angle, montre plusieurs sépultures en pleine terre.



Une nécropole a été édifiée dès la Libération – cette photo du monument et celle de la troupe des militaires datent de 1954. Un autre monument a été édifié dans la prairie des Fourchaux au pied du Pas de l'Aiguille.

Cette nécropole est devenue « nécropole nationale » en 2018 et a été rénovée en 2023 par l'entreprise CONVERSO.

Panneau à la chapelle de Trézanne



Sur la droite du panneau, la photo de groupe des 11 otages, présentée plus haut, et le texte de la chanson interprétée le 15 juin 2019 par Christian Diénot.

Remerciements aux contributeurs pour les illustrations figurant dans les annexes :

- Bernard BRUN-COSME pour le plan de l'itinéraire et la photographie du groupe des onze otages (parus dans un livre édité par « *Gresse en Vercors Histoire Patrimoine* »)
- la mairie de Saint Martin de Clelles pour « *Le P'tit tambour* » de 2017
- Mme Paulette FALQUET pour les photos de la scierie et des deux « employés cachés »
- M Jacky TRIGNAT pour les photographies des premières sépultures et de la cérémonie de 1954 à la nécropole du Pas de l'Aiguille
- Christian et Ameline DIENOT pour la chanson produite le 15 juin 2019 à Trézanne

Auteurs : Bernard et Catherine SALOMON / Mise en page : Marcel PERRICHON

avec le soutien des communes de Chichilianne et de St Martin de Clelles



La chanson de Christian DIENOT

Christian Diénot - Ameline Diénot 2019



Juillet mille neuf cent quarante-quatre

Depuis la route de la vallée,
On entendait venir, régulier,
Le fer des bottes sur le sol frapper.
Mauvais présage annoncé.
Mauvais présage annoncé.
Uniformes allemands, presque deux cents
Soldats armés jusqu'aux dents,
Décidés à suivre le plan :
Prendre le pas aux Résistants,
Décimer là-haut les occupants.

Les plus vaillants sont emmenés,
Abandonnent la faux, la scie et les blés,
Sur l'épaule contraints de porter
Canons, munitions de l'armée.
Onze du village, contraints, humiliés.

Ce combat n'était pas le leur,
Ils devinrent le drame, ils ont peur,
Premier opus, brèche du malheur,
Chaque pas de plus vers quelle horreur ?
L'avenir sera-t-il meilleur ?

Bivouac de fortune sous l'orage et la mitraille
Porter les blessés, les corps sans âme,
Nuit d'angoisse sous le feu des représailles
Cette nuit gravée au fond des entrailles.
Cette nuit gravée au fond des entrailles.

L'histoire des onze hommes reste intacte,
Elle nous questionne sur nos actes,
C'est un petit point sur la carte :
C'était en juillet quarante-quatre
Juillet mille neuf cent quarante-quatre.



Edité par
CULTURE ET MONTAGNE
<https://www.culture-et-montagne-trieves.org>

Imprimé par
OCCE Isère
<https://ad38.occe.coop>



Dépôt légal mars 2024

Prix : 5 €